

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 16 FEVRIER 1884.

No. 9.

LE  
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE  
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 16 FEVRIER 1884.

Composé spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

## A QUINZE ANS

Si vous passez dans mon village,  
Vous verrez, au fond d'un enclos,  
Un vieux chalet vaincu par l'âge,  
Croulant, comme dans les tableaux.

Il est écarté de la route;  
Rien d'étrange ne le trahit;  
Quelquefois une chèvre y broute  
L'herbe haute qui l'envahit.

Chaque saison, l'on voit s'emboire  
Ses anciennes couleurs; et puis  
Les oiseaux ne viennent plus boire  
Sur la margelle du vieux puits.

Plus de riche verger; les brises  
De l'automne humide et venteux  
Déchiquètent les têtes grises  
Des grands peupliers souffreteux.

Aux crevasses des cheminées  
L'hirondelle niche au printemps;  
Mais ce toit, depuis des années,  
N'a pas eu d'autres habitants.

Rien n'embellit, rien ne décore  
Ce dénuement presque absolu;  
Seul un vieux lierre grimpe encore  
Aux clous d'un auvent vermioulu.

Cet auvent délabré s'effondre  
Sur un chambranle trébuchant,  
Où viennent jouer et se fondre  
Les luèurs fauves du couchant.

Oh! la radieuse fenêtre!...  
Chaque fois que je la revois,  
Quelque chose en mon cœur pénètre  
Qui met des larmes dans ma voix.

Pourquoi?—J'avais trempé ma plume  
Pour vous le dire; mais voilà:  
Il me faudrait faire un volume  
Pour répondre à ce pourquoi-là.

J'avais quinze ans. De la jeunesse  
En moi déjà sonnait le cor;  
J'aurais vendu mon droit d'aïnesse  
Pour un sourire... ou moins encor.

J'allais dans les bois, sur les grèves,  
En proie à de vagues ennuis;  
Mes jours étaient hantés de rêves,  
Et des larmes troublaient mes nuits.

A cet âge, l'âme raffole  
De toute énervante liqueur:  
Souvent mainte émotion folle  
Pour un rien me prenait au cœur.

Dans mes courses à l'aventure,  
Je passais près du vieux chalet,  
Dont alors l'antique structure  
Dans un frais jardin s'isolait.

La maison était habitée  
Par des Anglais, nous disait-on;  
Famille à l'aise, molestée  
Par tous les cancans du canton.

C'étaient des anciens; les ramilles  
Les cachaient à tous les regards;  
Jamais d'enfants sous les charmillles;  
Des sauvages à tous égards.

Chaque fenêtre était fermée;  
Et, quand je faisais, soucieux,  
Ma promenade accoutumée,  
Jamais je n'y levais les yeux.

Un soir pourtant,—toute ma vie  
En garde un souvenir croissant,—  
Je ne sais quelle étrange envie  
Me fit retourner en passant.

Pour ma pauvre âne à peine ouverte,  
Quelle aube! quelle éclosion!  
A travers la ramure verte  
J'eus une blanche vision.

A cette fenêtre en ruine  
Que je viens de vous dessiner,  
D'or au milieu d'une bruine  
Je vis un profil rayonner.

Un profil... comment vous dirais-je?  
Je vous le décrirais en vain;  
Un de ces profils où Corrège  
Mettait tant de reflet divin.

C'était une tête sereine,  
Une fraîche tête d'enfant;  
Mais jamais tête souveraine  
N'eut un éclat plus triomphant.

Elle m'est encor familière;  
Je la retrouve en mon sommeil,  
Blonde, et dans son cadre de lierre  
Souriante au couchant vermeil.

Elle était divinement belle.  
Le plus grand peintre de portraits  
Eût trouvé son pinceau rei elle  
Devant l'idéal de ses traits.

Son regard plongeait dans l'espace...  
Mille parfums débilitants  
Flottaient dans la brise qui passe,  
Avec les chansons du printemps.

Ne croyez pas que j'exagère:  
Ma pauvre raison s'ébranla;  
Je m'enfuis! — La belle étrangère  
Pour toujours aussi s'envola.

Je ne la revis plus. Une ombre  
S'efface moins rapidement.  
Mais de mes souvenirs sans nombre,  
C'est peut-être le plus charmant.

Et, quand le hasard me ramène  
Vers ces lieux où mon cœur se plaît,  
Une puissance surhumaine  
M'entraîne vers le vieux chalet.

Et là, tremblant de tout mon être,  
Je crois revoir — regrets cuisants! —  
Refleurir à cette fenêtre  
La douce fleur de mes quinze ans!

LOUIS FRÉCHETTE.

## CHRONIQUE

Je lis dans une chronique de Pierre Véron:  
"La comédie satirique en vers a valu d'éclatants succès à ceux qui la pratiquèrent. Si Ponsard avait écrit en prose *l'Honneur et l'Argent*, l'œuvre aurait paru médiocre. Le vers fit sa fortune.

"D'où vient donc qu'on n'essaye pas de renouer la tradition? Le moment serait propère. D'abord parce qu'il y a eu long chômage et que la tentative aurait presque l'air de la nouveauté."

Voilà ce que l'on écrit actuellement en France. Si la comédie satirique, en vers, est morte dans la mère-patrie, elle vit et elle vit bien au Canada. Nous possédons parmi nous un poète émérite, qui sait de main de maître, à ses heures de loisir, flageller les vices et les ridicules. Je veux parler de M. F. G. Marchand; c'est avec dessein que je ne dis pas l'hon. M. Marchand; c'est de l'homme de lettres et de l'homme de lettres seulement que je veux parler, quels que soient mes sentiments pour l'homme politique.

\*\*\*

M. F. G. Marchand procède dans ses œuvres d'une manière étrange, en ce siècle de trompe-l'œil et de titres tapageurs. Sur la couverture il met simplement *Faux Brillants*, comédie iné-

dite ; on ouvre, on lit et on trouve, semés à foison, jetés à pleines poignées, des rivières de bons et beaux diamants. Si la France manque actuellement de poètes satiriques, elle n'a qu'à nous emprunter le nôtre ; nous le lui prêterons volontiers, pas longtemps il est vrai, le temps seulement de le couronner, de lui décerner ces palmes du triomphe qui ne poussent fortes et grandes que sur le sol parisien.

Malheureusement, je ne puis vous parler de l'œuvre toute entière ; je n'en ai reçu que quelques fragments, dérobés, je vous le dis entre nous, dans la maison même de l'auteur.

Ces feuilles, je les ai parcourues d'un trait, puis je les ai reprises afin de les savourer, en gourmet. Que de beautés elles renferment ! Les sentiments dépeints sont vrais, humains et exprimés en vers vifs, bien frappés s'entrecroisant en un dialogue alerte, ne languissant jamais. On ne sent dans cet ouvrage ni l'effort, ni le travail, ni la cheville ; les vers sont aussi simples et aussi naturels que les idées sont justes et élevées. M. Marchand est un maître en son art et il doit pour lui, pour nous, pour le Canada sortir de sa modestie et chercher des applaudissements plus nombreux, plus bruyants et plus autorisés que ceux que nous pouvons lui donner.

\*\*\*

Il m'est impossible, à mon grand regret, de citer toutes les choses admirables que j'ai trouvées dans les quelques feuillets que l'on m'a confiés, il me faudrait pour cela les imprimer tout au long, mais je ne puis résister au désir de vous en faire connaître quelques-unes. Je ne sais réellement par où commencer, le choix est des plus embarrassants ; je prends au hasard :

Ecoutez tout d'abord cette lamentation de Dumont, vrai Bourgeois Gentilhomme, vrai Prud'homme canadien, reprochant à sa fille de ne pas vouloir épouser un noble escroc étranger :

DUMONT.—Oui, je vais te l'apprendre. Le rang et la richesse, à tes yeux, sont sans prix ; Plus le mérite est grand, plus il a ton mépris... Il faut être bien né pour encourir ta haine, Et ton esprit, cédant au penchant qui l'entraîne, Par un caprice étrange inhérent à l'erreur, Cherche dans le bas-fonds pour trouver la grandeur. Ah !... Si, pour entrevoir un horizon plus ample, Tu suivais, de ta sœur, le beau... le noble exemple, J'atteindra, grâce à toi, le comble de mes vœux !... Au lieu d'un gendre illustre...

CECILE.—Eh bien ?.....

DUMONT.—J'en aurais deux !...

CECILE.—Mais à quoi, dites-moi, voulez-vous en venir ?

DUMONT.—Je veux te préparer un brillant avenir. Tu n'as qu'à le vouloir pour devenir comtesse.

CECILE.—Nous montons paraît-il, à très grande vitesse !...

DUMONT.—Le Signor... (il hésite) Monte... bel ?... Monte... belli... cano... Ce noble italien...

CECILE.—Doucement, piano, Mon père, je vous prie !... Allons un peu moins vite ;...

Laissez-moi, sans débour, le dire tout de suite, Je hais les faux brillants et méprise de pair Les barons d'aventure et les comtes... en l'air !...

DUMONT, (indigné).—Assez, Cecile ! assez !... N'en dis pas davantage, Du siècle où nous vivons, voilà le beau langage !...

Est-ce assez joli et assez bien dit.

Et cette scène de haute comédie, plus vraie, plus réelle que beaucoup ne le pensent, dans laquelle Dumont supplie Faquino, le noble libustier exotique, d'accepter son argent :

DUMONT.—Mais que craindriez-vous ? Nous ferions de ce prêt, un secret entre nous, Et, jamais, hors d'ici...

FAQUINO.—Non, non, merci, vous dis-je. Je dois subir mon sort, c'est l'honneur qui l'exige ! Je ne puis m'exposer...

DUMONT.—Vous exposer à quoi ?

FAQUINO.—Aux indiscretions...

DUMONT.—Vous fiez-vous à moi ?

FAQUINO.—Plus qu'à moi-même... mais...

DUMONT.—Vous n'avez plus d'excuse, Et pour dernier recours, permettez que j'abuse Des nobles sentiments qui...

FAQUINO.—Non, n'en parlons plus.

DUMONT.—Pour nous brouiller, baron, il suffit d'un refus !

FAQUINO.—Vraiment, votre amitié se montre tyrannique ! J'en crains, mon brave ami, la vigueur sympathique.

Et, s'il est un motif qui puisse m'ébranler, C'est le danger de voir nos rapports se troubler.

DUMONT.—Alors, vous acceptez ?...

FAQUINO.—Mon Dieu ! C'est un supplice De vous résister !... Mais...

DUMONT, (d'un air suppliant).—Rendez-moi le ser- vice, S'il vous plaît, cher baron, de prendre mon argent !

FAQUINO.—Vous me poussez à bout,...

DUMONT.—Oui, je suis exigeant, Mais j'insiste, baron !... (Il lui tend la main.)

FAQUINO.—Eh, mon Dieu ! pour vous plaire, Il n'est rien, cher Dumont, que je ne puisse faire ! (Ils se serrent la main.)

La justesse, la hauteur, l'élévation des pensées ne le cède en rien à la facture de l'ouvrage. Jugez-en par vous-mêmes :

Et, moi, je viens d'apprendre à mes propres dépens Qu'à vouloir corriger les sottises des autres, Nous risquons fortement d'en commettre des nôtres.

ELISE.—Souvent, à son auteur, la censure s'applique, Et les censeurs, parfois, comme les faux dévots, Font un crime au prochain de leurs propres défauts ; En m'accusant d'orgueil, ta vanité s'excuse, Et tu pares ton cœur des dons qu'il me refuse.

FAQUINO (à Oscar).—Vous pratiquez, monsieur, un métier délicat.

OSCAR.—Cela dépend, ma foi, de celui qui l'exerce ; Plutôt que l'art, souvent, c'est le métier qui perce.

OSCAR.—Voulez-vous donc, ici, transporter les splendeurs Qui, de tout l'ancien monde, encombrant les hauteurs ! Des titres, devenons-nous commencer la recherche ?...

Et, sur de vieux blasons, faudra-t-il qu'on se perche Pour trouver, des grandeurs, le niveau chancelant !... Non... Sur notre hémisphère, on ne croit qu'au talent !...

Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite ; Notre aristocratie est celle du mérite.

\*\*\*

Bravo et merci, monsieur Marchand ! Votre œuvre nous a fait non seulement plaisir, elle nous a fait du bien. Elle nous a prouvé une

fois de plus, qu'au Canada il y avait de véritables hommes de lettres. Mais hélas ! ces hommes il faut aller les chercher dans leur retraite même, il faut les violenter pour les faire sortir de leur modestie et pour les forcer à revendiquer la place à laquelle ils ont droit.

Ils ont laissé le champ libre à une poignée de fruits secs dont le talent est vide et bruyant comme les grelots d'une marotte. Ils se remuent, ils s'agitent, mais ils ne produisent rien. Pour faire croire à leur génie ils en parlent souvent et longtemps. Unis entre eux par la médiocrité, ils se poussent et s'admirent mutuellement, se serrant les uns contre les autres et opposant au malheureux débutant un obstacle infranchissable. Ils sont sans pitié pour tout ce qui n'est pas eux. Ils s'embusquent derrière un journal pour frapper sans merci tout ce qui lève la tête, tout ce qui est jeune, tout ce qui est beau ! Ils manient, ces forts en thème, une arme terrible, le ridicule. Un novice s'avance dans la lice, il a du souffle, du courage ; il chante bien, il dit bien ; avec le temps et du travail il peut espérer le succès. Seulement chez lui le talent est un don naturel, sauvage, qui n'a peut-être pas acquis tout le poli, tout le fini qu'une instruction sérieuse peut seule donner. Alors, vite, il faut annihiler l'intrus, on ne regarde pas si la pensée décrite est belle, si le sentiment chanté est beau et élevé ; Fi donc ! c'est un rival, il faut le tuer et le tuer sans délai. On appelle la science à la rescousse, cette science de l'école qui fait plus des pédants que d'hommes de génie, et on égorge le jeune homme avec une cheville, un hiatus, une mauvaise rime, une faute de français, ou une phrase mal construite.

Triste besogne qui serait à peine excusable, même si ceux qui la font étaient autre chose que de simples matamores de syntaxe !

FERNAND.

## UN PORTRAIT

Peintre, le suis-je ? Plusieurs de mes amis le disent, ceux qui ne peuvent me souffrir prétendent le contraire. Vaille que vaille, j'entends plus de reproches autour de moi que de vrais compliments. Or, c'est beaucoup d'audace que d'oser, en public, peindre, dessiner, esquisser, si vous le voulez, un portrait. Le portrait d'une femme surtout est difficile à l'artiste. La délicatesse des traits, le féminin chez la femme est l'écueil pour le peintre.

Assez matamore de nature, c'est-à-dire un faux brave, j'essaierai cependant. Mais le portrait de qui, direz-vous, allez-vous peindre ? —Je n'ose—Ici vous reconnaissez mon aplomb, Je vous le dis sincèrement, je suis très brave, cependant toujours j'ai peur. Enfin, remontant mon courage je viens vous avouer que ce que je me propose de faire n'est, ni plus ni moins, qu'un tour de force.

C'est un portrait de femme que j'offre à la critique. N'allez pas croire que je veux imposer à vos yeux l'image de la femme que j'aime.

Non. Ma timidité sans doute est seule cause de mon état social. Je n'ai pas de *société*, je ne suis pas sociable, autrement dit je suis un vieux garçon. Primo, je ne veux pas aimer, je l'ai dit, je suis un faux brave, j'ai peur !.....

—Mais quelle est donc cette femme ?

M'y voici. Quarante beaux et bons printemps obligent déjà ma chevelure à blanchir. Et depuis que je suis ici-bas une seule femme sur terre m'est apparue réellement femme. C'est pourquoi invoquant mon *génie* je me suis écrié : Faisons son image.

Ici la difficulté se corse, je vous le disais, c'est un tour de force. Ce que c'est que le *génie*, je rime sans le vouloir !

—Enfin, dites-nous son nom ? Son nom, oui, son nom, ou nous croirons que vous voulez en imposer.

Ma foi tant pis, c'est..... c'est MAUD votre chroniqueur, qui écrit pour moi aussi, je suppose, puisqu'à lire ses chroniques je me suis... Mais non, pas du tout, je me trompe.

Toujours est-il que ses chroniques sont délicieuses, que le charme de son esprit, que..... n'allais-je pas faire des compliments à une femme, moi le vieux à cheveux blancs, quand depuis quarante ans, je le dis, je passe ma vie entre ma palette et mon chevalet. Ayant aussi comme compagnon un chat fort aimable, un perroquet savant, sans compter mes deux petites souris blanches. Allons mon vieux, range ta boîte à sornettes, et prend ta boîte à couleurs. C'est ce que je vais faire.

\*\*\*

Or, c'est dit,—je ne connais pas mon modèle, cependant je crois le connaître.

Palette, couleurs, pinceaux, hampe, et *cœtera*. Je suis prêt.

A ses allures masculines, Maud est brune. Mélangeons ses couleurs, essayons. Oui, un peu plus bistrée cependant.

Voilà qui n'est point franc, j'allais vous initier aux secrets de mon art.

Je peins.....

Ma peinture est achevée maintenant je vais vous la décrire, ce qui est plus rationnel, ne fera pas connaître à Maud elle-même les moyens que j'emploie.

Brune, l'ai-je dit, son teint mat indique clairement la fierté ; mais cette fierté qui fait dire, en voyant le portrait bien ressemblant d'une telle femme : Voilà une maîtresse femme. Yeux noirs, naturellement. Veloutés, cela va sans dire, cependant point assez veloutés pour ne pas laisser poindre ce petit ton d'autorité qui perce malgré le velours.

Nez grec, légèrement effilé, narines bien relevées, signe reconnu d'une volonté de fer. Au-dessus du nez des sourcils noirs se croisent, ils indiquent la force (*la jalousie dit-on*) ; remarquez qu'ici je parle très bas : Maud ne m'entendra pas.

Pour la bouche, j'avoue mon incompetence, je n'ai su saisir ce petit pincement de lèvres ; il faut là une retouche.

C'est cela. — J'y suis presque. — Encore une lumière ici. — Renforçons l'ombre de ce côté. Nous y voici.

Réellement cet effet était insaisissable.

La lèvre supérieure, fièrement dessinée, vient en mourant aux deux coins de la bouche accuser une décision qui ne souffre pas de réplique ; par contre la lèvre inférieure, toute gonflée d'un sang vermeil, adoucit, par son air de mansuétude, de bonté, l'effet de rigide détermination de la supérieure. Ce qui, dans l'ensemble, donne au portrait de Maud, au portrait que j'en fais du moins, cette apparence de femme forte que je me figurais.

Je suis bien convaincu en regardant ma toile que j'ai là devant moi la femme de haute lutte, celle qui, pleine d'autorité, sait vraiment être femme, n'en déplaît à Maud si je me suis trompé. Comme peintre j'ai droit à l'idéal, et ma peinture est bien l'idéal que je me fais d'elle.

Si parfois il est urgent que je fasse une retouche, me voici. Mais il faudra poser.

Non ! Je préfère accepter la responsabilité d'avoir fait une mauvaise peinture. Je le sens ; si mon idéal était en chair et en os devant moi, je serai capable d'étouffer mon perroquet, d'offrir en pâture à mon chat mes deux souris blanches, puis enfin empoisonner ce dernier. — Ah ! mais non. J'aime mes compagnons, ils sont inoffensifs.

Sans compter à mon âge que je pourrais aller promptement rejoindre le numéro un. Non, non, je l'admets, je l'avoue, s'il le faut, mon portrait n'est pas ressemblant.

Mais je garde mon chat et ne veux point de la pose.

LUDOVIC.

### CAUSERIE

*Pourquoi ils sortent et pourquoi elles sortent.*

A SEIZE ANS.

LUI.—Pour aller au cours. Marche droit devant lui, ne regarde ni d'un côté ni de l'autre ; pense à sa leçon, à ses examens, à son avenir. Met des gants mais laisse deviner le futur *homme de profession* par le tuyau de pipe qui sort de la poche de son veston.

ELLE.—Pour aller à la leçon de piano du célèbre professeur retour de Belgique. Une poignée de roses sur les joues ; robe simple et courte laissant voir les belles bottines de chevreau noir montant très haut. Baisse les yeux quand un monsieur passe et la regarde de côté. Se sent jeune, se sait fraîche, espère devenir belle.

A DIX-HUIT ANS.

LUI.—Pour aller à la *Cour* sténographier une *enquête*. Commence à gagner de l'argent tout en continuant ses études. Marche lentement, tout rêveur, s'arrête pour admirer une gravure mais se retourne pour entrevoir un joli visage féminin qui s'est reflété sur la glace de la vitrine. La regarde quand elle est seule mais baisse les yeux quand elles sont deux.

ELLE.—Pour se faire admirer. Se connaît elle-même et a conscience de sa beauté. A des regards voilés d'une hardiesse indéfinissable. Marche lentement comme une reine, sent qu'il y a un mari dans l'air et qu'il faut fixer son attention. La robe est de bonne longueur, mais le petit talon Louis XV se voit encore.

A VINGT ANS.

LUI.—Pour les voir toutes et surtout pour la voir. Habillement genre anglais, bottines à bouts pointus, petit chapeau, gants nuance hardie, badine à la main. Admire toujours, a même des moments d'extase. Respire avec amour la longue traînée de parfum qu'elle laisse derrière elle.

ELLE.—Le matin, pour aller faire ses emplettes dans les grands magasins de rubans et de chiffons. L'après-midi, vers quatre heures, pour essayer de l'apercevoir.

Rue Notre-Dame, c'est par là qu'il passe quand il sort de son bureau ; elle marche majestueusement, dédaignant les œillades, ne pensant qu'à lui, qu'à son regard qu'elle voit même en fermant les yeux.

Toilette d'une simplicité savante pour ne pas l'effrayer par des élégances exagérées.

A VINGT-CINQ ANS

LUI.—Pour fumer un cigare, changer d'air et rencontrer un ami. A fait son chemin, sera bientôt député, et se raidit dans son faux-col. Regarde les femmes, compare mentalement et sourit au souvenir de ses œillades platoniques. Mise soignée, raffinée même ; sait saluer d'après la dernière mode de New-York.

ELLE.—Pour sortir Baby. Sait que les regards s'abaissent sur l'enfant mais se relèvent sur la mère. La belle main gantée traîne le petit maussade et laisse voir le large bracelet d'or. Toilette ultra-coquette, dans les tons clairs. Rien d'assez jeune, d'assez élégant : joue à la jeune mère.

Œil alangui, très-tendre, et couvrant l'enfant sous une avalanche de chauds rayons.

A TRENTE ANS

LUI.—Pour ses affaires et recueillir les saluts des clients et des électeurs. Longue redingote noire de coupe savante, boutonnée et dessinant son léger embonpoint. Chapeau haute forme gris avec bande noire. S'arrête volontiers au milieu du trottoir pour causer de la dernière élection ou de quelque affaire à gros bénéfices, et daigne s'écarter pour laisser passer une petite jeune fille timide et toute rougissante.

ELLE.—Pour fuir la maison où elle s'ennuie. Dehors, du matin au soir. Autant de toilettes que de sorties. Va au hasard, sans but. Jette un regard distrait sur les brillants étalages des magasins. Répond machinalement aux coups de chapeaux. Entre à l'Eglise, s'agenouille pendant un long quart d'heure devant une Notre-Dame de Pitié et sort comme consolée. Rentre chez elle sans même entendre les murmures d'admiration.

A QUARANTE ANS

LUI.—Pour aller présider un conseil de directeurs de banque. Est bon juge de sa va-



leur, sait qu'il a droit à tous les respects. Aime à se promener bras dessus bras dessous avec l'homme du jour. Salue les petites bourgeoises avec une condescendance suprême. Préfère la laine à la soie et la jeune fille de dix-huit ans à la femme de son âge.

ELLE. — Pour faire son salut. Visites aux églises; courses chez les pauvres; œuvres, sermons, conférences. Gros paroissien plein d'images dans la poche. Toilette austère, élégance majestueuse. Tourne souvent ses yeux vers le ciel mais les rabaisse sur la terre. Parle de son fils qui veut devenir prêtre et de sa fille qui a une si belle voix. Aime l'Eglise mais se rattache au monde pour faire des mariages. S'occupe de rapprocher les cœurs faits pour se comprendre et s'emploie ensuite à les unir. Chez elle, tout intérêt personnel a disparu, elle se dévoue pour les autres et n'a plus qu'un seul désir : rendre service et obliger. Elle a tout vu ou à peu près et est revenue des vanités de ce monde.

A SOIXANTE ANS

LUI. — Pour aller toucher le montant de ses loyers et refuser des réparations à ses locataires. Visage serein mais fatigué. Est devenu d'une bonté compatissante pour tout ce qui est jeune. A quitté la présidence de la banque pour prendre celle d'un hôpital. A de l'argent placé partout et dans tout, ne prête plus qu'à cinq et demi. Ne s'occupe guère de politique, reçoit encore les journaux mais seulement pour y lire les décès.

ELLE. — Pour aller à la messe le matin et pour retourner à l'église dans l'après-midi. Va aussi au cimetière. Robe de cachemire noir tombant en plis rigides et froids le long du corps glacé.

Ceil demi-clos fixé dans un suprême regard sur ce monde qu'elle quittera bientôt, et sur les régions inconnues vers lesquelles son âme doit prendre son vol.

TOUCHATOUT.

## LA BIDOUNE

Il ne faudrait pas croire que Théodore F\*\*\* se grisât assidûment. Non, c'était par intermittence. Il lui arrivait de rester des mois entiers sans s'oublier à la buvette. Et puis, tout d'un coup, il y avait des séries : cinq ou six fois en quinze jours, il s'enivrait.

Quand il épousa Céleste, il se tint pendant un an. Puis la petite vint au monde, et comme sa femme nourrissait, il retourna par hasard dans cette malheureuse buvette. Beaucoup de faiblesse, quelques railleries de ses camarades, un petit grain de sel en permanence sur la langue, le plaisir de boire et de fumer en compagnie, deux ou trois impatiences de Céleste, l'enfant criant à pleins poumons, tels sont les éléments qui, chimiquement combinés, ramènent Théodore à ses anciennes habitudes.

Mais la rechute n'eut point une gravité plus profonde que le mal primitif. Il buvait de temps à autre, ni plus ni moins qu'autrefois.

Et puis, Céleste ne lui laissait pas toujours le loisir de s'achever.

Avec ce sang-froid serein des honnêtes femmes qui ne rougissent pas de leur vertu, elle allait courageusement chercher son mari et le reconduisait.

Quand par hasard un buveur lui adressait quelque plaisanterie, elle y répondait vertement et ne s'inquiétait pas de plaire ou non.

Un jour pourtant, Théodore, sans se rebiffer positivement, renvoya Céleste en lui disant :

— Nous payons chacun une tournée à François qui part pour les États et je ne peux pas planter là mes camarades avant d'avoir offert ma part.

C'était presque une raison ; la jeune femme dit : c'est bien et s'en retourna seule. Ce ne fut pas la dernière fois. Une semaine plus tard, Théodore trouva un autre prétexte et puis un autre, et ainsi de suite, jusqu'au jour où, voyant entrer sa femme dans l'auberge, il lui dit tranquillement :

— C'est bien, j'y vais et ne nous ennuie pas.

En dehors de ça bon ouvrier, pas entiché de politique, n'ayant point de haine contre les patrons, disant qu'il en faut et sachant que tout le monde ne peut avoir la même intelligence, ni la même habileté, ni la même énergie.

Cependant l'enfant grandissait et elle devenait jolie, la gamine, mais jolie à ce point que sa mère en adoration devant elle passait des heures à la contempler, à la caresser, à la couvrir de baisers et à la recontempler.

Théodore, lui, en était fou. Les jours de fête il promenait l'enfant à son cou, puis le soir, après l'ouvrage, le solide gaillard jouait des heures entières avec son bébé, se roulant avec elle sur le plancher, faisant ses mille volontés, lui enseignant la culbute, la portant sur son dos autour de la chambre. Il s'essouffait à ce jeu bien plus vite que Jeanne qui, haletante, répétait *encore ! encore !* jusqu'à ce que tout d'un coup elle s'arrêtât net tombât endormie sur les robustes épaules de Théodore, sa rose figure perdue comme une fraise dans ses épais cheveux d'un blond d'aurore.

Quel tableau ! Et que c'était charmant. Céleste souriait, au comble du bonheur, prenait l'enfant et la couchait, pendant que, muet, Théodore comme pour affirmer une félicité pareille, donnait un bon baiser à la mère.

— Et il ne se grisait plus ?

Mon Dieu si, comme par le passé. Seulement Céleste n'allait plus le chercher. Il le lui avait défendu. Cet homme puissant, qui mesurait près de six pieds et qui ne craignait personne au monde, n'avait pas le courage de dédaigner un mauvais ouvrier qui le blaguait.

— Alors, disait Céleste, quand par hasard il en convenait, alors n'y va plus.

Ah ! bien oui, ne plus y aller. C'est extrêmement difficile de ne plus y aller. Et maintenant, une ou deux fois par semaine, il rentrait tout à fait ivre, battant la muraille, trébuchant dans l'escalier, et n'ayant plus la force de jouer avec Jeanne, quand celle-ci voulait faire sa partie quotidienne.

— Tu n'es pas un homme, Théodore, lui dit un jour sa femme. Avec un bébé comme le nôtre on ne se conduit pas comme ça. Quand elle aura vingt ans, on lui dira que son père était un ivrogne. Ça la flattera.

Théodore s'observait pendant quatre ou cinq jours et recommençait.

Jeanne avait quatre ans et demi. Un jour que sa mère rentrait avec la petite, elle vit Théodore avec des amis dans un salon. Pousant la fillette avec son père :

— Tiens ! va dire à papa de venir avec nous, lui murmura-t-elle à l'oreille.

L'enfant, avec cet aplomb délicieux qui les rend adorables, courut vers son père, lui sauta sur les genoux et lui dit :

— Viens à la maison avec maman.

Un tel rayon d'or et de jeunesse, tombant au milieu de ce bouge, fit l'effet d'un éblouissement.

— Dieu ! quelle est jolie la bidonne ! s'écria l'un des compagnons du père.

Jeanne, à ces mots, se tourna vers celui qui l'appelait ainsi, lui fit un sourire et embrassa Théodore. Ah ! oui, elle était exquise avec ses grands yeux bleus un peu étonnés et sa bouche mignonne si finement dessinée. Il avait plu des fossettes sur cette petite chair rose : fossettes aux joues, fossettes au menton, fossettes à l'oreille, fossettes à ses gros bras dodus. Et tous ces trous joyeux avaient l'air de sourire à tout le monde comme ils souriaient à la vie.

Dieu sait si on la choya. Elle fut drôle comme le sont les enfants à son âge. Elle eut des mots qui surprisent. Personne ne put se soustraire à son charme, et elle fit la conquête de tous, y compris son père, qu'elle ramena triomphalement.

Le lendemain et les jours suivants, il ne fut question autour de Théodore que de la bidonne.

Ceux qui l'avaient vue en parlaient avec ravissement. Les autres disaient au mari de Céleste : il paraît que ta petite est d'un beau... que ça fait rêver.

Et lui racontait fièrement toutes ces joies à sa femme, devant l'enfant. Céleste alors imagina d'envoyer Jeanne chercher son père toutes les fois qu'il s'attarderait à boire. Dans les premiers temps elle l'accompagnait, plus tard elle l'envoya seule—La petite était si raisonnable pour son âge.

Et quand elle arrivait dans le cabaret enfumé Jeanne faisait ses mines, donnait la main, souriait, provoquait l'enthousiasme universel et entraînait encore son père. Un jour, comme une vieille bête qui se saoulait trente fois par mois, lui demandait si elle voulait boire du dur, elle répondit en relevant la tête :

— Merci, la bidonne n'est pas une ivrognesse. Elle est plus propre que ça.

Dieu sait si l'on s'en donna de rire à ces mots, quoique l'on vît bien d'où partait le trait.

Ce fut le 31 janvier que le malheur arriva. Depuis quelque temps, Théodore se laissait bien ramener par sa fille ; mais elle n'arrivait jamais assez tôt pour qu'il ne fût pas déjà gris. Ce soir là quand Jeanne entra dans le cabaret,

son père était incapable d'absorber une gorgée de plus. L'œil éteint, l'air abruti, la lèvre flasque, il lui restait à peine assez d'intelligence pour reconnaître la gamine. Celle-ci, frappée par l'altération de ses traits, en eut presque peur et ne voulut se laisser embrasser par personne.

—Viens vite, petit père, viens vite dit-elle, sur le ton d'un véritable effroi.

Docile, Théodore paya son écot, se leva et sortit du cabaret en donnant la main à la bidoune qui le tirait en avant avec grande hâte. Mais le malheureux pouvait à peine se tenir. A chaque pas il manquait de tomber et, dans l'effort qu'il faisait pour garder et reprendre son équilibre, il entraînait l'enfant avec une brusquerie involontaire et cruelle.

Jeanne se raidissait comme si elle eut entrepris de soutenir le corps chancelant du misérable.

Il faisait déjà nuit. Dans la rue, on s'arrêtait pour regarder cette scène. Il y avait des gens qui riaient, des brutes! Mais le plus grand nombre des passants était terrifié. A chaque instant on se demandait si ce colosse n'allait pas s'écrouler sur le chérubin et l'écraser du coup.

Ah! que c'était lamentable. Quand l'ivrogne subissait une embardée, la petite, entraînée par lui brusquement, éprouvait une horrible secousse. Ses os craquaient, et c'est à peine si ses jambes pouvaient courir assez vite pour ne pas tomber. Une fois, Théodore faillit s'entraîner dans les pieds de la fillette qui commençait à pleurer, et ce fut un miracle s'il ne tomba pas.

Les passants étaient épouvantés, éœurés. Quelqu'un voulut arracher Jeanne à ce danger et la prendre, mais elle poussa des cris et se cramponna vigoureusement à son père.

Et celui-ci, titubant toujours, infligeait imperturbablement le même supplice à sa fille.

Au coin d'une rue, une grosse voiture à deux chevaux arrivait au trot. Théodore ne la voyait ni ne l'entendait. Il descendit le trottoir pour traverser quand même la chaussée. Trente personnes poussèrent un cri. Quand l'ivrogne sentit sur sa figure la chaude buée qui s'échappait des naseaux de l'attelage, il comprit le danger et se jeta brusquement en arrière. Mais alors il chancela — car l'effort était trop violent pour ses jambes mal assurées, et il s'abattit lourdement, tout d'une pièce, ce géant, sur Jeanne qui n'eut pas le temps de pousser un cri.

On entendit une clameur. La foule effarée accourut, on dégagait l'enfant. Ses grands yeux bleus, pleins de larmes, s'attachèrent avec une indicible tristesse sur son malheureux père. Puis elle poussa un léger soupir, un peu de sang lui monta aux lèvres. La bidoune était morte.

ZIP.

#### UNE LEGENDE

Qui ne connaît la rue du Cheval Noir? Quel est le montréalais qui n'a pas entendu parler plus ou moins, dans son jeune âge, des exploits fantastiques de la bande de détraqueurs qui,

il n'y a pas bien longtemps encore, jetait la terreur dans le voisinage des Casernes, tout le long du fleuve, depuis la place Dalhousie jusqu'aux brasseries Molson, souvent même jusqu'à Hochelaga, et qui avait établi ses quartiers dans cette rue?

C'était un étrange ramassis que cette congrégation de vagabonds, soumise à un chef reconnu, ayant ses assemblées régulières, obéissant à des règlements non écrits, il est vrai, mais d'une rigueur extrême et scrupuleusement observés, surtout en ce qui touchait à l'admission des nouveaux membres, à l'obéissance au chef, au recel et à la distribution des produits d'une razzia.

Quelques vieux citoyens qui, comme leurs ancêtres, n'ont jamais voulu habiter ailleurs que les environs de l'antique église dédiée à la patronne des navigateurs du St-Laurent et des voyageurs des pays d'en haut, de même que de rares policiers se souviennent encore des noms de guerre de plusieurs des intéressants personnages dont se composait la bande du Cheval Noir; la mère Cognon-Bidou, receleuse, Fanfan, Coelès et Filfin, ses trois fils, dont le premier s'est noyé en prenant un bain en état d'ivresse, le deuxième a fini à l'hôpital des suites d'une lutte à coups de couteau avec des soldats anglais, et le troisième a été pendu, dans un état quelconque de l'Ouest, en vertu de la loi de Lynch, pour vol de bestiaux.

On se souvient peut-être de Lamiette, l'un des chefs redoutés de cette bande. Cet individu, après avoir fait un cours d'études classiques, s'était livré à celle du droit, qu'il abandonna bientôt pour mener une vie de dissipation avec des vauriens. Ceux-ci surent bientôt apprécier sa valeur et le firent admettre membre de la bande du Cheval Noir, dont il devint en peu de temps, grâce à son audace, à son instruction, à sa grande beauté physique et par dessus tout, à la facilité avec laquelle il prenait des airs de gentilhomme, le maître absolu et incontesté.

Les mauvais coups de ce sacrifiant ne se comptent pas; il finit enfin par être pincé et alla passer quelques années dans la retraite, à Kingston, aux frais de la reine.

En quittant le bague, Lamiette, dégoûté des procédés de la justice à son égard, alla prendre du service dans l'armée américaine, au commencement de la dernière guerre civile.

Pendant quelque temps il se conduisit assez bien, mais la discipline le gênait et ses instincts pervers reprirent bientôt le dessus.

Un jour, c'était le lendemain d'une bataille, Lamiette faisant le service d'enterrer les morts, fut surpris coupant le doigt d'un de ses propres compagnons d'armes, tué la veille, essayant d'en enlever un magnifique anneau en or garni d'un diamant de grande valeur. Pour ce méfait, il fut sommairement fusillé et en tombant il râla son dernier blasphème avec son dernier soupir.

Il existait, il y a près d'un siècle, dans notre bonne ville de Montréal, juste à l'extrémité

actuelle de la rue St-Paul, une ruelle sombre, bordée, d'un côté, de vieilles maisons suintant l'humidité et d'un aspect emmuyé; habitées, quelques-unes, par de braves gens, les autres par cette classe de personnes qui grouillent d'ordinaire aux alentours des postes militaires; de l'autre côté par les murailles lugubres des Casernes, aujourd'hui démolies et remplacées par des constructions destinées à un usage pacifique et civilisateur, des débarcadères de chemin de fer.

Cette ruelle conduisait de la rue St-Paul au bord de l'eau; elle a porté depuis l'occupation anglaise le nom de "Barrack Street;" mais elle a été plus généralement connue sous celui de "rue du Cheval Noir," à cause d'une enseigne représentant un cheval noir, qui fut longtemps suspendue à la porte d'un cabaret borgne, à l'encoignure du chemin du Bord de l'eau et de la rue dont je vous parle.

La tradition rapporte que l'une des maisons qu'on y voit encore, celle immédiatement située en arrière du magasin militaire, a été construite avec des matériaux charroyés par Satan, qui la fréquentait souvent sous la forme d'un superbe étalon noir.

On raconte que pendant tout un été, vers les onze heures du soir, le beau cheval noir venait piaffer, sans bride ni selle, à la porte de la demeure d'un voyageur du Nord-Ouest, qui sortant à ce signal, enfourchait la monture diabolique et allait faire une promenade on ne sait où.

Quelques personnes affirmaient l'avoir vu traverser le fleuve ainsi, avec une vitesse effrayante, dans la direction de St-Lambert, un endroit alors très désert. Ces mêmes personnes affirmaient également que l'on voyait bien partir le voyageur, mais qu'on ne l'avait jamais vu revenir; malgré qu'au lendemain de chaque promenade on le retrouvât tranquille chez lui: c'était un vrai mystère.

Cet homme avait la réputation d'être un mécréant et un blasphémateur qui pouvait, sans prendre haleine, vomir quarante jurons, tous différents et tous plus horribles les uns que les autres. A son approche les timides se signaient et les petits enfants allaient se cacher, tant était grande la terreur qu'il inspirait.

Cependant, un maçon hardi et rusé, qui construisait à cette époque la maison dont il a été question plus haut, se mit en tête de s'emparer du beau cheval noir. A cette fin, il se fit confectionner une bride sans boucles ni mors, ni anneaux en fer mais avec toutes ses coutures en croix, et, chose essentielle, faite avec un cuir blanc, tiré de la peau d'une jeune génisse.

Un soir donc, après avoir, au moment précis de l'Angelus, plongé sa bride trois fois dans le bénitier de l'église de Notre-Dame de Bonsecours, l'audacieux maçon alla se mettre au guet. Sa bravoure fut couronnée de succès; à l'instant où, suivant sa coutume, le beau cheval noir venait piaffer à la porte du voyageur, notre homme en un tour de main, lui mit la bride à la tête; l'animal ne put faire de résistance et dut suivre son nouveau maître qui l'employa, sans

lui donner aucun aliment, à charroyer ses matériaux.

Or un beau jour, le captif put s'enfuir, grâce à l'ignorance d'un manœuvre, qui eut pitié de la grande maigreur à laquelle le travail l'avait réduit, et le débrida pour le faire boire.

Le beau cheval noir, débarrassé de ses liens, se mit à hennir par trois fois d'une manière formidable, puis s'évanouit au grand étonnement du manœuvre que le maçon en colère chassa de suite, en lui disant que lorsque le diable est bridé il ne faut jamais lui ôter sa bride, et qu'on ne doit jamais le laisser s'échapper que du fond de sa bourse.

Au moment où Satan s'échappait des mains de son bourreau, un caillou placé à l'encoignure sud-ouest de la maison en construction, au pied du pignon, s'en détacha avec un grand bruit et laissa un vide qui n'a jamais pu être rempli depuis, paraît-il.

Telle est la légende du cheval noir, que je vous donne comme je l'ai entendu raconter il y a quelques années par un bon vieillard qui dort en paix maintenant derrière la montagne, et dont le fils, un bon Canadien, habite aussi, comme ses aïeux, une antique maison près de Notre-Dame de Bonsecours.

STANISLAS COTÉ.

### LA GRAMMAIRE ANIMÉE

J'avais, étant enfant, un vieux maître qui ramenait tout à la grammaire. "La grammaire est dans tout, répétait-il souvent, et tout est dans la grammaire : l'histoire, la morale, la philosophie." Aussi employait-il souvent des comparaisons tirées des dénominations grammaticales pour exprimer ses jugements. Voulait-il dire qu'un homme était l'âme d'une entreprise, on l'entendait s'écrier : "Un tel est le substantif de la phrase." Voulait-il exprimer une opinion moins favorable sur un personnage de second plan. "Après tout, disait-il, ce n'est qu'un simple adjectif!"

Quand il maria sa fille, il lui fit le discours suivant pour la préparer à entrer en ménage : "Ma chère fille, M. le curé, en bénissant ton union, te donnera des conseils religieux qu'il est de ton devoir de suivre. Moi, je ne suis qu'un pauvre grammairien, et je me contenterai de tirer de ce livre, qui contient tout, quelques vérités à l'usage de ton nouvel état. Souviens-toi, ma fille, que l'adjectif doit s'accorder en genre, en nombre et en cas avec le substantif. Une femme qui ne s'accorde pas avec son mari est un adjectif rebelle aux lois du langage ; jouis du présent, s'il est heureux, mais n'oublie pas que dans tous les verbes que je t'ai enseignés, il y a un futur. Sans te détourner de tes nouveaux devoirs, je souhaite que tu te souviennes aussi du temps passé, que nous avons si souvent conjugué ensemble ; le passé, c'est ton pauvre père. Il y a un mode, ma chère fille, qu'une femme doit oublier en ménage pour en laisser l'usage exclusif à son mari, si elle veut bien vivre avec lui, c'est l'impératif. Rappelle-toi, ma chère fille, que lorsqu'un adjectif se

rappelle à deux substantifs, l'un masculin et l'autre féminin, l'adjectif se met au masculin pluriel ; cette règle suffira pour te rappeler le rôle de la femme dans le ménage, car, vois-tu, mon enfant, la société est faite à l'image de la grammaire. Souviens-toi de même, si tu as plusieurs enfants, que l'adjectif qui se rapporte à plusieurs substantifs doit prendre le pluriel : une mère qui n'aime qu'un de ses enfants, qui rapporte tout à cet enfant préféré, en ne tenant aucun compte des autres, commet un véritable solécisme dans la famille ; elle substitue le singulier au pluriel. Enfin, mon enfant, que Dieu trouve dans ton intelligence et dans ton cœur la place que tient dans le verbe l'infinitif, avec lequel tous les autres temps se forment ; l'infinitif rappelle l'infini, comme, hélas ! l'imparfait rappelle l'homme."

Ainsi parla mon vénéré maître, et, quand sa fille l'eut quitté pour suivre son mari, en vertu du précepte de l'Évangile, il s'enfonça de plus en plus dans l'étude de la grammaire, à laquelle il joignit comme un supplément agréable celle du dictionnaire. "Voyez, me disait-il un soir, quelle variété de mots le dictionnaire contient pour nous rappeler qu'il faut songer au grand passage : mourir, périr, expirer, s'en aller, finir, trépasser, rendre l'âme, rendre l'esprit, et, par métaphore, s'éteindre, s'endormir du dernier sommeil, et bien d'autres encore. La richesse du dictionnaire, quand il s'agit d'exprimer ce dernier et inévitable terme, nous indique la fragilité et la brièveté de la vie."

Je me souviens qu'un soir je trouvai mon excellent maître dans un accès de gaieté qui lui était peu ordinaire.

"Et que vous est-il donc arrivé de si heureux ? lui demandai-je ; madame votre fille vous aurait-elle donné le petit-fils que vous attendez ?

—Ce n'est pas cela, me dit-il ; nous en sommes toujours au futur contingent sur ce chapitre ; mais j'irais d'assister à une scène qui a ouvert devant mes yeux de nouveaux horizons, et, si j'ai des petits-enfants, je leur enseignerai la grammaire d'une manière si intéressante, que les chers petits préféreront mes leçons à celles de ++ qu'entre nous je n'aime guère, parce qu'il ne respecte ni les lois divines et humaines, ni même celles de la grammaire. Imaginez-vous que je passais dans un quartier populaire, quand je vis, devant le pas d'une porte, une commère qui administrait la correction conjugale la plus complète à son mari. Une idée me traversa l'esprit : Bon, me dis-je, voilà le verbe actif avec ses rapides allures. Il ne fallait pas aller chercher bien loin le passif ; c'était le mari battu. Entre le mari et la femme j'avisai un enfant qui tâchait de rapprocher son grand-père et sa grand-mère : Voilà la conjonction, me dis-je, pauvre petite conjonction ! il n'y a pas de place pour elle dans la phrase. Tiens ! m'écriai-je en apercevant un gros homme qui, assis sur un banc devant le cabaret, fumait philosophiquement sa pipe ; et je saluai en lui le verbe neutre ; enfin, dans la personne d'un invalide, jambe de bois et man-

chot, je reconnus le verbe irrégulier. Et moi, quelle partie du discours représenterai-je dans la phrase ? murmurai-je. Je m'aperçus que mon chapeau était tombé, et je levai les bras vers le ciel. Dans ce moment, un homme de police accourut pour mettre le holà.—Que diable faites-vous là ? me dit-il, vous voyez ces gens se battre, et vous restez là planté comme un point d'exclamation, au lieu de les séparer.—Je remplis mon rôle dans la phrase : je suis l'interjection, répondis-je. L'homme de police ne me comprit pas ; je ne lui en voulus pas, ce n'était pas son métier, et je me retirai en me disant qu'on pourrait faire pour les enfants une grammaire animée."

Ainsi parla mon vieil ami. A quelques jours de là, je rencontrai B\*\*\*, et je lui racontai cette histoire.

X.

### SONNET

A MADEMOISELLE \*\*\*

Tous les sonnets reçus d'admirateurs divers  
Sont-ils froissés par vous et puis jetés à terre ?  
Non, vous en cachez un aux yeux de votre mère  
Car il vous est bien doux d'en relire les vers.

Tout lecteur n'a-t-il pas un auteur qu'il préfère,  
Dont il aime à passer sur les petits travers,  
Rien n'étant bien parfait pas même l'Univers ?...  
Pour votre préféré vous êtes moins sévère.

Vous me pardonnerez ce sonnet bien enfant,  
Je conviens, comme vous, qu'il est par trop méchant  
Mais il a pour excuse un tout petit mérite ;

Si vous lui comparez celui de votre auteur,  
Trouvant le mien mauvais vous le froisserez vite  
Et l'autre, grâce à moi, vous paraîtra meilleur !

\*\*\*

### LE TOUT MONTREAL

Amusons-nous pendant qu'il en est temps ; le carnaval achève ; encore une semaine et il sera mort. Aussi les maîtresses de maison, les sociétés artistiques ou de charité s'empres- sent-elles de mettre la main aux derniers apprêts des fêtes, afin de terminer joyeusement une saison si bien commencée.

La semaine prochaine sera bien remplie, les soirées seront nombreuses, nous en avons déjà noté trois ou quatre sur notre carnet ; nous ne les désignerons pas quant à présent, de peur de causer des regrets à ceux qui n'ont pas été invités et des ennuis aux hôtes qui ont, à dessein, limité la liste de leurs invitations.

Mais si les salons sont difficiles à aborder pour quelques personnes, il est une autre sorte de fête où ceux qui aiment la société choisie et élégante peuvent satisfaire leurs goûts sans trop de difficultés. Nous voulons parler des concerts et des représentations dramatiques donnés par des amateurs. L'Union Allet a, de tout temps, été renommée pour l'habileté avec laquelle ses soirées ont été préparées et exécutées. Il y a bien longtemps qu'elle n'en a offert une au public de Montréal ; aussi est-ce



avec un vrai plaisir que nous informons nos lecteurs qu'elle donnera une soirée dramatique et musicale le jeudi 21 courant, au *Queen's Hall*, rue Sainte-Catherine.

Le programme est des plus variés et promet d'être des plus amusants, nous citerons entre autres :

La *Conversion de la Veuve*, dialogue comique, par Ponsevrez, récité par Madame Gélinas et Mademoiselle de Martigny. Chansonnette, par Mademoiselle de Martigny, qui chante et dit avec tant de charme et tant de sentiment.

*Infanterie contre cavalerie*, comédie, par MM. Marion et Louis Labelle.

Au cours de la soirée, le *Chœur des Montagnards* fera entendre les plus beaux morceaux de son répertoire, et M. H. C. St-Pierre chantera "Les Rameaux," de Faure, avec accompagnement d'orchestre. Enfin, on prépare avec beaucoup de soin une grande scène comique "Les gars de Falaise," dont le principal rôle sera tenu par M. Budas. M. L. L. Maillet, à la demande générale, chantera "O! Canada! mon pays mes amours," de Sir Geo. Etienne Cartier.

"Les morts vont vite" dit une ballade, il en est de même des bals et des soirées, ils se suivent pressés, nombreux, ne laissant aucun repos au malheureux chroniqueur. Ceux de demain occupent déjà sa pensée, alors que ceux d'hier tourbillonnent encore dans sa mémoire. Mais peu importe, la jeunesse n'a qu'un temps, et il faut en profiter; le plaisir des yeux fait oublier la fatigue des jambes. La semaine écoulée a été bien remplie: bals et soirées adorables, mais abondance de bien nuit et nous sommes dans l'impossibilité, faute de place, de rendre justice aux aimables hôtes qui n'ont rien négligé pour donner à leurs fêtes tout l'éclat et toute la gaieté possibles. Parmi les soirées les plus brillantes, nous citerons celles données par Mesdames Wilfrid Prévost, Chs. P. Hébert, O. Faucher, jr., H. M. Perrault. Heureux ceux qui, comme nous, ont pu y assister.

#### MODES DU JOUR

L'hiver, quant aux toilettes, est presque fini, et il convient peu à cette époque avancée de la saison de parler de modes nouvelles qui ne seraient suivies par personne. D'autre part il est un peu tôt pour causer des nouveautés de printemps; les fêtes du carnaval ne sont pas encore toutes achevées, et tant que l'on dansera et que l'on chantera on s'occupera peu de préparer les toilettes prochaines. Aussi profiterai-je du moment de répit que me laisse cet entr'acte pour parler quelque peu du dernier carnaval et pour relater quelques observations que j'ai été à même de faire pendant ces jours de fête.

Ce qui tout d'abord m'a beaucoup frappée, c'est la quantité prodigieuse de *raquetteuses* qui se sont promenées en costume dans les rues de Montréal. Il y a là erreur de jugement. Le costume des marcheurs en raquettes n'est pas un costume national; il n'a pour la femme rien de bien absolument gracieux dans son ensemble, et je n'approuve pas la mode qui le permet en dehors des conditions spéciales pour

lesquelles il a été créé. Ce n'est pas non plus un déguisement, mais plutôt un uniforme qu'on ne peut et qu'on ne doit porter que lorsqu'on appartient régulièrement à un club. Si l'on tient absolument à se déguiser une fois par an, il eut été plus rationnel de se déguiser complètement, et de varier les costumes. En agissant ainsi, on eut donné à notre carnaval un aspect beaucoup plus joyeux et bien plus piquant.

Je comprends toutefois, chez les jeunes filles, cet amour du costume des raquetteuses; la jeunesse aime et relève tout ce qu'elle porte. Mais un peu moins d'uniformité, un peu plus de fantaisie; un ruban bien posé, une broderie élégante, soit à la poche, soit aux manches, soit au col, aurait certainement donné à ces vêtements en couverture ce cachet d'élégance que j'ai vainement cherché pendant toute une semaine. C'est un simple conseil que je me permets de donner, et j'espère que quelques-unes de mes lectrices le suivront; elles s'en trouveront bien l'hiver prochain. Puisque j'en suis à l'article reproche, je me permettrai encore de remarquer que nombre de costumes étaient mal taillés et mal ajustés: c'est un tort. Il faut absolument que ces costumes de fantaisie soient d'une coupe irréprochable, si l'on tient le moins du monde à paraître bien habillé.

J'excuse de tout cœur la jeunesse qui, pour s'amuser, se pare de la sorte pendant quelques jours, mais je condamne absolument les femmes qui ont sacrifié maladroitement à cette mode. J'ai presque rougi en voyant de vénérables mères s'affubler de ce costume qui les rendait réellement épouvantables. Fait pour ce qui est jeune et fort, l'uniforme des raquetteuses n'offre à l'âge mûr aucun moyen de se dissimuler. Tout se voit et tout se devine; les formes athlétiques mais peu académiques, les engorgements et les empâtements de la taille, et surtout les défauts du visage. La figure n'est protégée par rien, la plus petite des rides fait saillie et le nez, cet acte de naissance impitoyable, trahit celle qui le porte en dépit de tous les artifices. Le nez est l'écueil des coquettes: rien ne peut le déguiser; il montre par ses veines couperosées les vices de celle à qui il appartient; il montre par son développement, par sa déformation son âge et ses habitudes. Il ne supporte ni le fard, ni la poudre de riz; il est trop fier pour se plier à de tels jougs, il veut être lui et il l'est en dépit de tout. Diminué par la coiffure, le chapeau, l'emploi des rubans et des dentelles, il passe encore; mais isolé au milieu d'une figure réduite à ses dimensions réelles par la tuque il, est atroce et ridicule. En toute sincérité et pour leur bien, je conseille à mes lectrices avant d'endosser le paletot blanc ou bleu du carnaval de faire des études approfondies sur la dimension, la couleur et l'état de conservation de la partie saillante de leur charmant visage. Plus d'une me remercieront *in petto*.

PÉRIA.

#### RENSEIGNEMENTS UTILES

La pharmacie Laviolette & Nelson, rue Notre-Dame, passe à bon droit, pour la première maison du genre en cette ville. Ces messieurs jouissent d'une popularité bien méritée. Nous ne saurions trop recommander cet établissement.

Une excellente occasion! Un magnifique moulin à coudre, de la fabrique Williams, est en vente au bureau du *Moniteur du Commerce*, 319, rue Notre-Dame. Ce moulin, que la maison Williams vend ordinairement \$100, sera cédé presque à moitié prix.

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

### LE SECRET DE ROCH

IX

LA SUPREME ESPÉRANCE.

(Suite.)

Puis allant au jeune homme.

—Comment? toi, ici, à cette heure, mon enfant? ajouta-t-il avec douceur.

Diégo ne répondit pas.

—Ta mère...

—Morte! oui! hélas! dit le jeune homme.

Pauvre Angèle! reprit l'abbé Juan. Sa dernière pensée a été pour toi.

Et comme s'il se fût rappelé tout à coup la recommandation suprême de la martyre:

—Tiens, mon fils, dit-il, prends cette chaîne et ce médaillon que ta mère m'a remis pour toi avant de mourir.

Diégo, pour toute réponse, saisit les deux objets d'une main fébrile, les couvrit de baisers, puis les cacha dans son sein.

—Dieu lui aura donné au ciel la récompense de ses longues souffrances sur la terre, continua le prêtre en essuyant les larmes qui humectaient ses paupières. Il l'a appelée à lui. Que sa volonté soit faite! Viens demain me voir, mon enfant. J'ai besoin de te parler longuement. Je ne t'offre pas un abri chez moi, tu dois avoir hâte d'aller te jeter dans les bras de ton père, de chercher des consolations auprès de lui.

Diégo garda le silence.

Le curé poursuivit son chemin avec son compagnon.

Quand le jeune homme se vit seul, il hâta le pas et s'engagea dans un sentier qui menait à la montagne. Mille idées se croisaient dans son cerveau. Sans savoir où il allait, il marcha pendant plus d'une heure devant lui. Les ténèbres n'avaient pas encore commencé à se dissiper, et la neige tombait toujours à gros flocons.

Machinalement il avait pris la route du moulin du carrefour. Tout à coup, tandis qu'il avançait, la tête baissée, absorbé dans ses réflexions, il se heurta à un objet qui lui barra le passage. Il étendit les bras et rencontra la tête d'un cheval. Il saisit l'animal par la bride d'un mouvement si brusque qu'il faillit tomber avec lui dans le ravin qui bordait le sentier.

—Qui va là? demanda-t-il d'un ton impérieux, sans lâcher prise.

Le cavalier, qui s'était endormi sans doute, confiant dans sa monture, enlaça de ses bras le cou du cheval pour ne point rouler à terre, et répondit par l'exclamation naturelle à un homme réveillé en sursaut:

—Hein?

—Qui va là? répéta Diégo en élevant la voix.

—Romuald, domestique de don Gaspard Núñez, propriétaire de la Chênaie, murmura le voyageur d'une voix indécise, craignant avoir affaire à quelque malfaiteur.

—Romuald?

—Oui.

—Où vas-tu?

—A la recherche du fils de mon maître.



—Rassure-toi, Romuald, dit Diégo qui, l'ayant reconnu, avait un moment voulu se jouer de sa frayeur.

—Senor Diégo ! s'exclama le domestique ébahi, est-il possible, ici en pleine nuit ?... Votre père m'a envoyé au moulin du carrefour pour vous prévenir que madame Angèle se meurt.

—Ma mère est morte, dit le jeune homme sourdement. Descends de cheval.

Le domestique obéit sans répliquer. Diégo enfourcha la monture.

—Ma mère est morte, reprit-il ; tu peux retourner à la ferme, tu diras à mon père que tu m'as vu, et que j'ai pris le cheval pour faire un voyage.

Romuald ne pouvait revenir de sa surprise. Il fit un mouvement pour empêcher Diégo de passer.

—Senor Diégo ! qu'allez-vous faire ?

—Je viens de te dire, je garde le cheval... répliqua le jeune homme avec calme et autorité.

—Mais, c'est impossible ; don Gaspard n'a jamais permis que le pommelé sortit avec vous.

—Que t'importe, si je le veux, moi ? Allons, range-toi, sinon je t'écrase. Quant à mon père, tu lui diras que tout est rompu entre nous depuis la mort de ma mère.

Et pressant du talon les flancs du cheval, le jeune homme s'élança au galop vers la montagne, au risque de se jeter dans le ravin.

*Fin de la première partie.*

## DEUXIÈME PARTIE

### LE MAUDIT

#### I

#### ROCH ET SON ANE.

L'abbé Juan, debout sur le seuil de sa porte, agitait des deux mains une grande cloche avec laquelle il avait coutume d'appeler les pauvres de la Chênaie à venir partager son modeste repas, lorsqu'il entendit au loin un cri qui ressemblait beaucoup au braiment d'un âne. La cloche cessa tout à coup de tinter, et le curé, la tête penchée du côté d'où était parti le cri, tendit attentivement l'oreille. Un second braiment, mais celui-ci plus puissant, plus sonore que le premier, annonça l'approche de l'aliboron. L'abbé Juan avait déposé la cloche à ses pieds et se frottait les mains en signe de contentement, le sourire aux lèvres et les yeux pleins de joie.

—Marie, cria-t-il en rentrant dans la maison, c'est le Linot ; il a entendu la cloche, il annonce son arrivée. Les voici ! les voici !

Marie allait de l'âtre à la table, où elle achevait de mettre le couvert. La jeune fille était pâle et semblait émue. En voyant son oncle, ses joues se colorèrent ; mais le curé ne s'aperçut pas de ce changement. Cependant le vieillard et sa nièce, dirigeaient leur regards vers le même point, et paraissaient prêter le même intérêt à l'octave discordante du quadrupède. Une troisième salve, qui ébranla les murs de la salle, les cloua l'un et l'autre sur place, en les faisant se retourner vers la fenêtre ouverte par où pénétrait ce tonnerre de modulations.

La tête grave et pensive d'un vieil âne passa majestueusement par la baie de la fenêtre en

appuyant sur l'allège sa large mâchoire, qui laissait voir toutes les dents. Ce sourire était accompagné d'un renflement strident et d'un battement d'oreilles significatif.

Le curé s'approcha de la fenêtre et promenant la main sur la tête de l'âne pour le caresser :

—Holà !... holà !... dit-il en riant... Et Roch ? Où est ton maître ?...

Le Linot était une bête intelligente à qui il ne manquait que la parole comme à son aieule du temps de Balaam. Sous les témoignages d'amitié que lui prodiguait l'abbé, il quitta son air grave et, fermant les yeux, allongea son museau sur l'allège en prenant une attitude câline.

—Il paraît que cela te plaît ? continua le curé. Es-tu fatigué ?

L'âne agita la tête comme pour répondre affirmativement.

Je le crois, cinq grandes lieues, c'est un peu trop pour tes vieilles jambes, n'est-ce pas ? Et puis, on t'aura fait courir, car ton ami Roch, une fois qu'il a perdu de vue le clocher du village, perd du même coup la tramontane... Où est-il, ton ami Roch ?...

—Me voici, monsieur le curé, me voici, dit le sacristain qui venait de se montrer sur le seuil de la porte. Ne croyez pas ce que vous dira le Linot. Il devient de plus en plus paresseux. Il a mis dix heures à aller d'ici à Salamanque.

Puis, allant à la fenêtre, il donna une chiquenaude sur l'oreille de l'âne :

—Va, dit-il, laisse-nous, ta litière et ton foin t'attendent, quoique tu n'en mérites guère.

Le Linot s'était retiré avec un mouvement d'humeur, tout en gagnant d'un pas alerte son écurie.

—Je m'y attendais, s'écria Roch, maintenant il te pousse des ailes aux pieds.

Et après l'avoir suivi en instant du regard, il prit un siège et se dirigea vers le foyer, où il s'assit dans un coin.

Roch avait vingt-cinq ans. C'est une de ces natures simples et bonnes, dont la physionomie sans traits caractéristiques n'apprend rien. Pauvre et vêtu de la défroque du curé, il avait l'air gauche et timide qui faisait de lui bien souvent la risée des enfants du village, lorsqu'ils le poursuivaient de leurs cris en l'appelant monsieur le frère de l'âne. Tout autre se fût fâché de ces plaisanteries et y eût mis un terme. Lui, au contraire, laissait dire et faire. Non qu'il manquât d'intelligence ou de volonté, mais il était par-dessus toutes choses doux et pacifique, et ses grands yeux bleus, où semblait toujours perler une larme, indiquaient qu'il n'y avait aucune place dans son âme pour la colère ou le ressentiment.

Roch avait été élevé par le curé ; il n'avait pas eu d'autre maître que l'abbé Juan, et c'est de celui-ci, autant que de ses propres inclinations, qu'il tenait ce naturel placide dont les enfants faisaient leur profit. Sa naissance était un secret pour tout le village, et lui-même, fils adoptif du curé, attaché au vieillard par tous les liens de la reconnaissance et de l'affection, n'avait jamais cherché à faire aucune démarche pour retrouver les auteurs de ses jours. C'eût été d'ailleurs difficile, sinon inutile. Roch était en effet arrivé à la Chênaie dans des circonstances si étranges et si mystérieuses, que Dieu seul et le hasard pouvaient le mettre sur les traces de sa famille. A vrai dire, il n'y pensait point. La Providence n'avait-elle pas veillé à son salut ? L'abbé Juan n'était-il pas pour lui le plus tendre des pères, et Marie la plus aimée des sœurs ?

L'histoire de Roch était connue de toute la

Chênaie, et bien des fois elle faisait l'objet des entretiens de la veillée.

C'était en 1812. L'Espagne, envahie par l'étranger, avait poussé le cri d'indépendance. Tout un peuple était debout. Le sang coulait dans les villes et les campagnes. Les villages, où naguère régnaient la paix et le bonheur, étaient pillés, dévastés, incendiés. Leurs habitants, réfugiés dans les montagnes, se formaient en retoutables guérillas. Le soldat ambitieux qui, non content d'avoir usurpé le trône et d'avoir assis sa puissance sur des milliers de cadavres, portait audacieusement la main sur la liberté des autres nations, commençait à voir se dresser devant lui les deux obstacles contre lesquels il devait se briser : la vaillance de l'Espagne et les neiges de la Russie.

Une nuit, le curé Juan, assis à son foyer, pria pour les victimes de la guerre et suppliait le ciel de mettre fin à ces massacres qui désolaient l'Europe, quand la sonnette du presbytère, dont le cordon pendait au dehors, s'agita violemment. Le bon prêtre fit un soubresaut.

—Si c'étaient les Français ? se dit-il avec un certain effroi.

La sonnette continuait de tinter sans arrêter. Il prit une lanterne et se dirigea vers la porte.

—Qui est là ? demanda-t-il avec assurance.

Personne ne répondit ; mais le battement de la sonnette frappait à coup redoublés le timbre.

C'est étrange ! se dit le curé sans ouvrir. On doit pourtant m'avoir entendu. Les gens du village n'ont pas coutume de faire un tel vacarme ici.

Il appliqua ses lèvres sur la serrure et cria de toutes ses forces :

—Qui est là ?

Point de réponse. La sonnette faisait des bonds comme si on eût voulu l'arracher.

L'abbé Juan ne connaissait pas la peur. Il fit un signe de croix, recommanda son âme à Dieu, et tira les verrous.

La porte s'ouvrit d'elle-même, poussée en dedans par un coup brusque qui faillit renverser le curé. Il leva la lanterne qu'il tenait à la main et jeta un cri.

Un âne était attaché au cordon de la sonnette ; il avait le cou pris dans un nœud coulant, et à chaque mouvement qu'il faisait pour se dégager, il étouffait.

L'animal ruait sans parvenir à rompre son lien. Le curé le détacha. Le bourriquet, en sentant l'air frais pénétrer dans ses poumons, se mit à braire comme pour remercier son sauveur.

—Un âne ! s'exclama l'abbé Juan avec stupeur. Que veut-on que j'en fasse ?

Puis, après un moment de réflexion, comme la nuit était obscure et glacée, que les temps étaient peu sûrs, que personne ne se montrait aux environs du presbytère, il jugea prudent de rentrer. Et traînant l'âne qui se laissa faire, il ferma la porte avec soin en se dirigeant vers l'écurie qui était au fond du jardin.

Il venait de lier le bandet à la crèche et se disposait à lui chercher une botte de foin, lorsqu'il entendit le vagissement d'un enfant.

Il s'arrêta pour reconnaître d'où venait ce cri, et après une investigation attentive il se persuada, non sans surprise, que la pauvre petite créature devait se trouver à l'endroit même où était l'âne. Il leva la lanterne de la main gauche, et de la main droite il fouilla un paquet fixé avec une corde sur le bât.

(A continuer.)